

DISCOURS

DE

M. le Grand Rabbin de France

Voici le texte du discours prononcé par M. le grand rabbin Zadoc Kahn au service funèbre qui a été célébré le 10 mai au temple de la rue de la Victoire, pour les victimes du Bazar de la Charité :

הַבִּיטוּ וּרְאוּ אִם יֵשׁ מִכָּאֹיִב כַּמִּכָּאֹיִב אֲשֶׁר עוֹלָל לִי

« Examinez et voyez s'il est une douleur
« comparable à ma douleur à moi,
« qui vient de m'être infligée. » (*Jérémie I, 12.*)

MES FRÈRES,

J'emprunte ces paroles à Jérémie, au peintre le plus déchirant des grandes douleurs humaines, au prophète dont la tendresse de cœur s'est répandue en accents dignes des calamités qu'il eut mission de prédire sans pouvoir les détourner, et qui sut, dans un mouvement de sublime éloquence, évoquer du fond de sa tombe la plaintive Rachel « pleurant sur ses enfants et refusant d'être consolée parce qu'ils ne sont plus (1). » Un Jérémie seul serait capable de rendre l'épouvante de ce jour néfaste qui marquera, comme une date inoubliable, dans les annales de la charité française, les horreurs de la nuit qui a suivi, l'obsession de ce rêve affreux qui ne cesse de nous poursuivre, et enfin cette émotion renouvelée qui étreint nos cœurs lorsque, traversant les rues, nous rencontrons un de ces cortèges funèbres qui se succèdent si souvent, hélas ! depuis quelques jours au milieu du silence religieux et de la consternation des passants.

Quant à nous, pauvres porte-paroles qui devons nous faire les interprètes de ce que chacun sent et pense, nous aurions beau enfler la voix, nous ne parviendrions pas à

(1) Jérémie, XXXI, 15.

atteindre la tristesse tragique du malheur qui s'est abattu, comme un coup de foudre, sur notre cité et sur nos familles.

Ceux même qui n'ont pas été atteints personnellement dans leurs affections ou dans leurs amitiés ont été remués jusqu'au plus profond de leur âme. Le deuil de Paris s'est étendu sur la France ; il s'est communiqué à tous les pays, à toutes les nations. Les témoignages de sympathie les plus touchants nous sont arrivés de toutes parts, et une fois de plus la France a pu constater qu'elle compte de par le monde bien des amis pour compatir à ses peines, et que les coups qui la meurtrissent provoquent un puissant écho au dehors. Quiconque sent battre dans sa poitrine un cœur humain pouvait-il faire autrement que de frémir à la pensée de tant de précieuses existences détruites en un clin d'œil ? Quelle imagination ne s'est pas représenté avec effroi cet atroce spectacle, ces petits enfants presque au début de la vie, ces jeunes filles, charmantes de grâce et de pureté, ces femmes, épouses, mères de famille, pour qui l'existence n'avait que des sourires et des fleurs, et qui occupaient noblement leur place dans leur demeure et dans la Société, toutes parties de chez elles, joyeuses et parées, pour accomplir une œuvre de charité, pour s'associer à une fête de bienfaisance dont elles ne devaient plus revenir, alors que les maris, les pères, les frères et les sœurs attendaient vainement le retour des êtres aimés au foyer devenu tout d'un coup solitaire et dévasté ? « Ah ! pleurez sur ceux qui sont partis et qui ne sont pas retournés ! »

Mes frères, nous-mêmes avons été cruellement éprouvés, notre Communauté parisienne a eu sa part dans le désastre commun, et nous ne pouvons nous rappeler sans larmes les pertes que nous avons subies. Pauvre Mme Théodore Porgès ! Pauvre Mme Louis Kann ! Elles étaient en possession de tous les avantages de la vie, elles étaient aimées et honorées, heureuses comme épouses, heureuses comme mères ; des enfants nombreux et chéris s'appuyaient sur leur cœur. Elles s'occupaient avec passion des œuvres de charité de notre Communauté, mais elles donnaient aussi leur concours dévoué aux œuvres d'intérêt général : elles

ne l'ont que trop prouvé, puisque la mort les a saisies dans l'exercice de leur ministère d'humanité, puisqu'elles ont partagé le sort lamentable de tant de martyrs de la bonté et de la charité. L'autre jour, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis et avec une émotion indescriptible, nous avons conduit ces nobles femmes à leur dernière demeure et rendu hommage à leur mémoire. Il nous est doux, en ce moment, de leur envoyer de ce sanctuaire de la prière un pieux souvenir, comme aussi d'adresser à leurs familles présentes ou absentes l'expression de notre profonde sympathie; mais en même temps nous nous permettons de saluer d'une parole de regret, de respect et de reconnaissance, les autres victimes du devoir qui ont succombé avec elles, et d'affirmer à toutes les familles en deuil que nous partageons leur douleur et confondons nos larmes avec leurs larmes.

Il est à peine besoin de dire, mes frères, que si, par une faveur spéciale de la Providence, notre Communauté avait été complètement épargnée, si nous n'avions pas à déplorer ces pertes qui nous ont été au cœur, cette cérémonie aurait eu lieu quand même. Elle se serait imposée à nous comme un devoir impérieux et comme un besoin irrésistible; car, quand la France est en deuil, nous sommes en deuil avec elle. Ses intérêts, ses gloires, ses espérances, ses joies et ses tristesses sont les nôtres. Naguère nous avons fêté, dans cette même enceinte, le jour radieux où une visite auguste est venue mettre le sceau à une alliance qui est chère à notre pays. Aujourd'hui nous nous serrons autour de la France affligée, comme on se groupe autour d'une mère qui pleure, pour pleurer avec elle et l'assurer avec plus d'effusion encore de notre amour et de notre dévouement.

Mais pleurer, mes frères, se répandre en plaintes et en lamentations ne suffit pas. Nous sommes des êtres raisonnables et réfléchis, qui devons demander aux événements heureux ou malheureux les leçons morales qu'ils comportent. Si la catastrophe qui nous a consternés est grosse de larmes, elle est grosse aussi d'enseignements. Lorsque Dieu, dans sa sagesse insondable, permet qu'il se

produise un de ces grands malheurs qui déconcertent la raison et troublent la conscience, il veut assurément que nous en tirions quelque profit pour la bonne direction de notre vie. Oh ! ce ne sont pas des leçons rares et profondes que je viens vous apporter à la sinistre lueur projetée par ce désastre sans nom, mais des leçons simples, banales, accessibles aux esprits les plus humbles. Seulement, ce sont celles-là qui paraissent le plus nécessaires pour nous enchaîner à la sainte loi du devoir, de la justice, de l'amour et du dévouement, qui est notre véritable raison d'être dans le monde et le secret de notre dignité morale.

Mes frères, s'il est utile que nous ne perdions pas de vue la fragilité de notre vie et le peu de fond que nous pouvons faire sur l'avenir, הודיענו ה' קצר ומרת ימי מה היא, quelle formidable leçon d'humilité et de contrition vient de nous être administrée ! Sans doute, et nous le savons bien, la mort nous guette et nous menace de tout côté ; à chaque instant nous voyons des compagnons de route tomber près de nous ; chaque pas que nous faisons dans la rue nous avertit que nous sommes une proie désignée à la mort ; les lieux sacrés où nous allons pieusement visiter la tombe de ceux que nous avons aimés étalent, au milieu du mouvement bruyant de la vie, les témoignages irrécusables de notre condition passagère. Cependant la fréquence même de ces spectacles funèbres en affaiblit l'impression, et nous vivons trop souvent comme si notre vie ne devait jamais avoir un terme. Mais survienne, par une de ces fatalités contre lesquelles les prévisions humaines ne peuvent rien, un cataclysme qui multiplie les ruines et les morts, oh ! alors, nous sommes bien obligés de reconnaître, de proclamer que notre vie est peu de chose, que nous sommes à la discrétion d'une étincelle qui jaillit, d'une toiture qui s'écroule, et que notre heure suprême peut sonner alors que nous nous y attendons le moins. Qu'est-ce à dire, mes frères ? Ne convient-il pas, en tout temps, que la pensée de la mort soit présente à notre esprit, non pour nous décourager et nous accabler, mais pour nous redresser et nous élever ? Etes d'un jour, nous ne sommes pas faits pour cette terre, notre destinée s'achève ailleurs,

nous en avons pour gage l'instinct profond de notre nature et la promesse sacrée du Dieu vivant. Sachons donc mettre les biens véritables là où ils sont réellement, attachons-nous avec force aux choses durables, permanentes, éternelles, et non à celles qui n'ont qu'une durée éphémère; bannissons de notre cœur les désirs frivoles, les ambitions malsaines, les sentiments étroits et haineux, soyons passionnés pour le bien, pour la vérité, pour la justice, pour la charité, de façon à ce que notre vie, même si elle ne doit compter que peu de jours, soit bien remplie, et que nous soyons constamment prêts à répondre à l'appel de Dieu par cette simple et confiante parole que nos patriarches avaient sans cesse à la bouche : הִנְנִי « Me voici ! »

Mais si la vie est fragile, mes frères, elle est le bien le plus précieux que nous tenions de la munificence divine, elle est un dépôt sacré confié à notre garde. Notre premier devoir est de veiller à sa conservation. Comment oserions-nous briser volontairement ce qui est l'instrument de notre perfectionnement moral, éteindre la flamme que Dieu a allumée en nous ? Aussi jouer avec sa vie ou avec la vie de ses semblables, c'est se rendre coupable devant l'humanité, coupable devant Dieu. Assurément, il est des circonstances où se dévouer jusqu'au sacrifice de soi-même est non seulement un droit mais une sainte obligation. Lorsque l'homme de science s'immole sans hésiter aux intérêts suprêmes de la vérité; lorsque le voyageur intrépide va explorer, au péril de sa vie, des contrées inconnues et sauvages, afin d'agrandir le patrimoine de son pays; lorsque le missionnaire s'expose bravement à tous les dangers pour porter à des peuples encore dans l'enfance ce qu'il considère comme la vérité; lorsque surtout le soldat, humble héros du devoir, monte la garde à la frontière pour veiller à la sécurité de la patrie ou verse son sang sur des plages lointaines pour défendre l'honneur du drapeau, nous admirons à juste titre et nous nous inclinons avec respect. Mais exposer sa vie par bravade, par indolence ou par imprudence, c'est, suivant la forte expression du judaïsme, commettre un crime sur sa propre personne, הָרַחַק זֶה מִתְחַיִּיב בַּנַּפְשׁוֹ. Nos livres sacrés

sont sévères pour ceux qui déjouent de la sorte les desseins de la Providence qui les a placés sur la terre en vue d'une œuvre à accomplir ; ils flétrissent énergiquement quiconque se jette inutilement dans le danger. Courir sans motif au devant d'une סכנה « d'un risque de mort » est pour eux un péché digne de réprobation. Mais, en revanche, ils prodiguent les éloges au dévouement héroïque qui s'expose au péril pour sauver une existence menacée : המקיים נפש אחת מעלה עליו הכתוב כאילו קיים שולם מלא « arracher à la mort une seule créature humaine, c'est sauver l'humanité entière », car tout homme porte en quelque sorte en lui les destinées de l'humanité et un reflet de la divinité. Mes frères, n'est-ce pas à cette louable et haute inspiration qu'a obéi le Gouvernement de notre pays, quand il a pris à tâche de rechercher, de découvrir, pour les récompenser dignement, ces braves et modestes serviteurs du devoir qui, à force de courage, d'intelligence et d'heureuse initiative, ont arraché aux flammes de chères et précieuses existences ?

Enfin, mes frères, car il n'est pas possible de tout dire, le triste événement qui nous a rassemblés ici parle avec une éloquence saisissante de l'égalité des hommes devant la mort, et c'est là une leçon à retenir. On parle sans cesse de la paternité de Dieu, de la fraternité des hommes, qui doit faire d'eux une seule famille. Mais hélas ! avec quelle facilité nous oublions, dans la pratique journalière, ces hautes vérités, dont les relations humaines se trouveraient si bien ! Il est d'ailleurs, et cela est triste à dire, trop de familles divisées contre elles-mêmes et où l'on chercherait vainement le triomphe de l'amour, de la confiance et de l'union. La mort, elle, au contraire, parle avec une autorité souveraine, et Dieu semble en avoir fait la loi de l'humanité pour lui apprendre que riches et pauvres, grands et petits, sont égaux devant la nature et devant son auteur, que dès lors ils sont dans l'obligation absolue de s'aimer, de se soutenir, au lieu de se haïr et de se faire souffrir. Pourquoi donc ces haines inexorables qui sont un attentat à l'humanité ? Pourquoi ces barrières artificielles dont Dieu ne veut pas, que la nature ne connaît pas ? La mort et les fléaux redoutables qui l'apportent dans

leurs flancs distinguent-ils entre ceux-ci et ceux-là ? Le peuple, la foule, avec ses instincts supérieurs, dans son cœur droit et franchement bon, le comprend à merveille. Il salue avec une émotion également respectueuse le cercueil de la grande dame et celui de l'humble religieuse qui ont succombé, l'une et l'autre, pour le service de la charité. Quelques voix discordantes, il est vrai, se sont fait entendre, hélas ! dans ces tristes journées ; mais nous ne voulons pas connaître ceux qui ont pu avoir à la bouche autre chose que des paroles de pitié, de sympathie et de respect. Nous savons que la conscience publique, l'âme populaire désavouent ces tristes passions, plus factices que sincères, qui ne désarment même pas devant la mort.

Mes frères, quand une famille est frappée d'un de ces coups qui causent, dans ses rangs, un vide douloureux, les survivants éprouvent le besoin de s'unir plus étroitement. Il y a comme une influence mystérieuse et douce qui les rapproche. Les mains se serrent d'une étreinte plus chaude, on se jette avec plus de confiance et d'élan dans les bras l'un de l'autre, oubliant les malentendus, les rancunes et les causes de mésintelligence que le passé a pu accumuler. La mort a une grande puissance d'apaisement, elle amollit les cœurs les plus durs et en fait jaillir des sources ignorées de bonté et de tendresse, comme le bâton magique de Moïse, frappant le roc aride, en tirait une eau limpide et vivifiante. La famille française aussi vient d'être cruellement frappée. N'est-il pas juste que tous les enfants de France, renonçant aux divisions inutiles et aux haines gratuites, se témoignent mutuellement une affection plus vive et plus profonde, et mettent en commun, avec une égale ardeur, leurs forces, leur activité et leur dévouement pour le plus grand bien du pays ?

Pleurer les morts ne suffit pas : on les honore mieux en s'inspirant de leur exemple pour accomplir le bien. Et quel devoir plus noble et plus élevé que celui de consoler la patrie en pleurs par un redoublement de courage, d'esprit de sacrifice et de concorde ? L'admirable élan de charité qui se produit depuis quelques jours, qui montre

tous les cœurs ouverts à la pitié, toutes les mains s'ouvrant pour donner, est la preuve que ce devoir est compris. Il ne s'agit que de persévérer dans cette voie, et le profit moral qui en résultera pour la France sera la récompense de ceux qui se sont sacrifiés et la consolation de ceux qui les pleurent. *Amen!*

Seigneur, qui t'appelles toi-même notre Père et qui, parfois aussi, nous apparais comme un juge rigoureux dont les décrets sont un mystère indéchiffrable pour notre faible raison, je t'invoque, d'un cœur ému, en faveur des victimes trop nombreuses qui ont trouvé la mort en voulant faire une œuvre de vie; je t'invoque aussi pour leurs familles, frappées dans leurs plus chères affections, et qui ont tant besoin de ton appui pour supporter l'épreuve que tu leur as envoyée. En même temps, je te rends grâce, ô mon Dieu, au nom de ceux qui, exposés au danger, ont été sauvés comme par miracle. Ils te remercient par ma voix et te rendent grâce avec une pieuse reconnaissance!

Vivants et morts se confient à ta paternelle protection. Bénis-les, les uns et les autres, dans ton amour infini. Bénis notre cité si éprouvée, notre pays en deuil, et répands sur nous tous tes célestes faveurs!

Amen! יברכך ה' וישמרך וכו'!

